

LE RACONTEUR

Journal Trimestriel
La Société d'Histoire St-Basile de Portneuf Inc.
Volume 4, Numéro 4, Septembre 2004.



LES SILLONS, Par Gérard Marcotte

Marchant, marchant

Les deux mains sur les manchons

Tout droit en avant, en avant

Il veut faire de beaux sillons

C'est l'automne, il fait un froid coupant

Son champ est grand

Il s'arrête de temps en temps

De son pied, il pousse sur le sillon pas retourné suffisamment

Hue Dia Arguer-Arguer

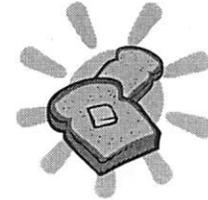
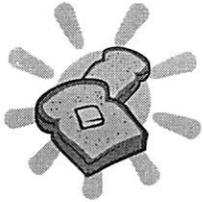
Ses chevaux vont l'écouter

Il faut que son champ soit bien labouré

Il veut récolter du beau blé.

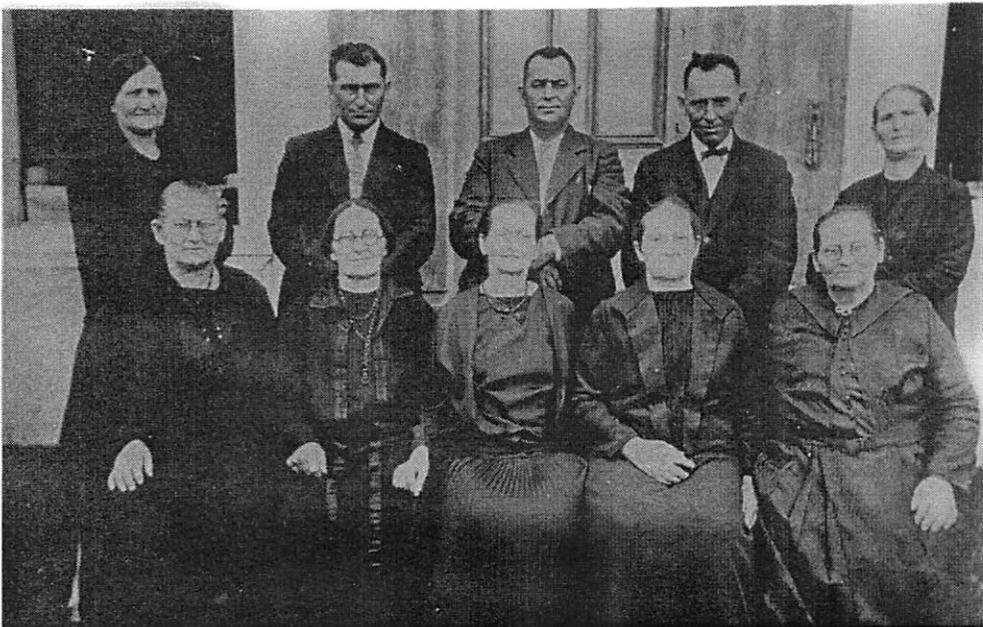
Avec du levain

Son épouse en fera du bon pain



Concours de photographies

Il nous fait plaisir de vous présenter les deux photographies gagnantes du concours. La première nous a été envoyée par Mme Annette Jobin Leclerc et elle représente la famille de M. Jacques Jobin du rang Ste-Angélique.



Frères et soeurs de M. Hercule Jobin (Oncles et tantes de M. Armand Jobin) Enfants de Jacques Jobin du rang Ste-Angélique, petite maison située près de chez Clément Jobin mais en montant dans le rang.

PREMIÈRE RANGÉE DE GAUCHE
À DROITE : Arthémise Jobin (Mme Rhéaume), Laura Jobin (Mme Octave Robitaille, Loretteville), Céline Jobin (Mme Rivard), Délina Jobin (Mme Narcisse Papillon), Edmire Jobin (Mme Jean Drolet, Loretteville)

DEUXIÈME RANGÉE DE GAUCHE
À DROITE : Désilda Jobin (Mme Alfred Germain), Azarie Jobin, Charles Jobin, Elzéard Jobin, Sara Jobin (Mme Théophile Leclerc). Hercule Jobin n'apparaît pas sur la photo



La deuxième photographie gagnante nous provient de Mme Agnès Lortie Cameron et représente les garçons de M. Dennis Shannahan et de Mme Ellen McCarthy

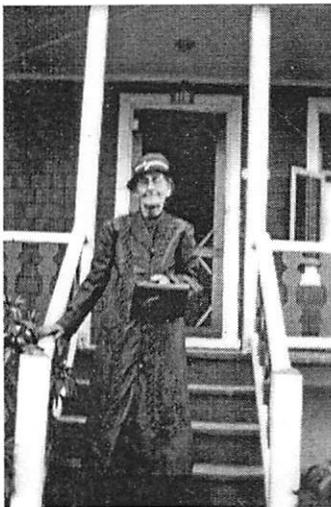
En arrière de gauche à droite : James-Albert, Jeremiah (Jerry), Patrick, William (Bill)

En avant de gauche à droite : Dennis, Michaël, John.

Cette photographie date d'avant 1921

Nouvelles d'autrefois. Par Clothilde Genest

Le Soleil, mardi 2 septembre 1941



Mme Elzéar Pagé, 73 ans, de St-Basile, Portneuf, a été tuée presque instantanément par une automobile portant une licence ontarienne, hier avant-midi, dans le village de Neuville. Mme Pagé descendait de l'automobile conduite par son fils, Norbert, et se rendait visiter son frère, M. Johnny Bédard gravement malade, lorsqu'elle fut frappée et projetée sur la chaussée. Relevée inconsciente et portant de profondes blessures à la tête, Mme Pagé mourut une dizaine de minutes plus tard après avoir reçu les derniers sacrements des mains de M. l'abbé Doucet et entourée de quelques membres de sa famille, ainsi que des docteurs Raymond, de Neuville et Aurèle Huot, de Donnacona.

Mme Pagé a été frappée par l'automobile de M. Edgar Proulx, d'Ottawa, au moment où elle allait traverser la route nationale en arrière de l'automobile de son fils. Le conducteur de l'automobile, qui ne pouvait la voir venir, essaya mais en vain de l'éviter. Il arrêta aussitôt et avec d'autres personnes, il transporta la victime à la demeure, où M. Johnny Bédard est gravement malade. À l'enquête du coroner, présidée par le docteur R. Cauchon, de Donnacona, ces faits ont

été clairement établis. On a aussi émis l'opinion que Mme Pagé n'avait pas regardé avant de traverser la route ou encore qu'elle ne vit pas venir le véhicule.

La regrettée défunte était une femme très estimée de St-Basile. Sa mort plonge aussi dans un deuil cruel une famille avantageusement connue de cette localité.

Photographie de Mme Elzéar Pagé

Don de Mme Régina Hardy Pagé

Un vrai homme de bois (un jobber)

Les chantiers et la vie de M. Léon Fillion raconté par ses fils, Lucien, Rolland, Émile et Gaston. M. Fillion était le plus gros contracteur de bois que St-Basile et les alentours ont connu.

Cette entrevue s'est déroulée sous le thème de la bonne humeur, c'était vraiment unique et très intéressant pour Claude Mercure et moi. Imaginez les difficultés que j'ai rencontré à comprendre tout ce qui se dit sur la cassette, nous avons tellement ri et parlé ensemble, c'était merveilleux de les voir, ils étaient si heureux de se remémorer de bons souvenirs. Nous avons parlé de chantiers mais également d'autres faits qu'ils ont vécu. Je leur laisse donc la parole.

Émile : « Notre père nous a raconté un peu ses débuts, à douze ans, il avait passé un hiver à bûcher et à transporter son bois. Le soir, il couchait seul dans un petit camp dans le rang Ste-Anne, il avait déjà le goût de faire chantier.

À dix-sept ans, avec son frère, il était responsable de la maisonnée, par la suite il prenait des contrats de bûchage et de transport de bois chez les cultivateurs avec ses chevaux. À trente ans, il a eu un très gros contrat au Lac St-Joseph : 5,000,000 de pieds de bois pendant 4 ans. Il a bâti un four à charbon chez Panet, il est devenu commerçant de bois, il a acheté un moulin à scie au Lac Simon. En démolissant une partie de ce moulin, il a eu l'idée de récupérer le bois pour faire 20 maisons à 2 logements à Donnacona. Il a également travaillé pour les frères Kennedy d'Angleterre à St-Raymond. Entre temps, c'est la construction de la route 138, la route nationale 2 à Neuville, il y a travaillé avec deux chevaux.

En 1939, la crise a fait son œuvre et il a recommencé à zéro avec l'aide de Lucien, Roland, les plus vieilles des filles et sa femme. »

Lucien : « Mon père gardait ses hommes année après année, avant la crise les gages étaient de \$125.00 par mois et après \$25.00 par mois, l'argent était rare et mon père avait un surplus d'hommes. »

Gaston : « Les valeurs c'étaient pour les pauvres et l'argent pour les riches. L'été, notre père marchait les terres à bûcher. Ses hommes étaient de St-Basile, Ste-Christine, St-Alban, etc. Avec toutes ses coupes de bois au Lac St-Joseph au Lac Sept-Iles et ailleurs, et la valeur actuelle des terrains, on serait tous millionnaires aujourd'hui, s'il avait gardé ses terrains après la coupe de bois. Il ne s'occupait pas des terrains, lui, c'était la coupe de bois qui l'intéressait. »

Les quatre frères Fillion dans les chantiers

Lucien de 1937 à 1942

« La première année au Lac Angélique et au Lac Croche, j'ai fait tous les métiers, c'était au début et ça pas été facile. En 1939, à la fin du contrat au Lac Simon, avec Alex Robitaille et d'autres, on a bûché à Ste-Madeleine et on a fait du charbon. »

Rolland de 1940 à 1952

« J'avais 13 ans la première fois que j'ai monté au chantier, je m'occupais des chevaux, des attelages, je les ferais, je voyageais la marchandise et le courrier de la cache au camp. En bacagnole, voiture spécial avec une toile pour protéger la marchandise de la neige et de la pluie, ça donnait de 4 à 5 milles à faire en cheval dans le bois. »

Émile de 1942 à 1952

« J'avais mon office, je tenais le temps des hommes, les commandes du petit magasin pour les hommes et à l'occasion, j'étais infirmier quand un bûcheron se blessait. »

Gaston de 1948 à 1952

« J'étais assistant cuisinier « show boy », infirmier, barbier, mais j'ai surtout bûché, j'adorais bûché. »

Rolland : « Un super homme pour moi, c'était M. Maurice Plamondon de Ste-Christine. Je me souviens d'une seule fois où les hommes n'ont pas bûché, il faisait 40 degrés sous zéro, c'était au « crick Jobin ». La compagnie Consol donnait en bloc la coupe à un gros contracteur comme à John Murdock et lui donnait à des sous-traitants, seul la compagnie St-Raymond Paper donnait des contrats à des sous-traitants comme mon père. Les premières années, mon père engageait de 25 à 30 hommes et dans les grosses années, c'était 80 hommes et plus. »

Gaston : « Un bon cook a été M. Bédard, avec sa femme et son frère de St-Raymond, le matin il y avait toujours des toasts chaudes, il savait prendre son ouvrage. Le dimanche midi, c'était toujours du steak en tranche, il disait : « Un morceau à la fois ». L'assiette vide, il y en avait une autre de pleine, il était toujours en chemise blanche, une pour le matin, une pour le midi et une autre pour le souper. Il avait 21 chemises par semaine avec de beaux tabliers blancs. »

Le lavage du linge des hommes : « Les premières années, les combinaisons étaient seulement aérées dehors, en dernier, il y avait une chambre pour se laver avec de l'eau chaude. »

« Le plus beau dans tout ça, c'est que lorsqu'il avait de la misère, le père disait : « Demain ça ira mieux, décourage-toi pas, car la vie que vous avez connu dans le bois était la meilleure ». Il était très patient et pas sévère. Il a appris à lire et à écrire par lui-même avec sa méthode, lettre par lettre, et il formait des mots puis des phrases, pour compter, personne ne lui arrivait à la cheville. En marchant une terre à bois, il pouvait calculer avec sa méthode dans sa tête, combien de cordes de bois il sortirait et il ne se trompait pas tellement. Quel homme courageux, travaillant et déterminé! »

C'est vers 1922, que M. Fillion devient un très gros contracteur au Lac St-Joseph avec 5,000,000 de cordes et plus de bois, 250 hommes à gages et 150 chevaux. Pour motiver ses hommes à sortir le bois, il avait pensé d'atteler double et faire descendre 2 voyages de bois par jour. Il a fait une offre aux bûcherons, s'ils descendaient 3 voyages, il payerait 2 jours d'ouvrage en « over time », il était très ambitieux. Ils ont bâti 10 camps et les chevaux restaient avec les hommes. Il y avait 25 à 30 petits « Jobbers » et M. Fillion était le grand responsable. Les hommes en arrivant aux chantiers construisaient la cookery et après, les camps. En attendant que les camps soient prêts, ils bâtissaient des cabanes avec du papier noir. Toutes les bâtisses étaient proches d'un cours d'eau.

Rolland : « Les cabanes n'étaient pas très étanches, on voyait le jour à travers et le soir, les hommes contaient des histoires sur les ours pour me faire peur. On couchait par terre dans nos sacs de couchage et durant la nuit, la nature m'obligeait à sortir dehors, pas trop loin de la cabane car j'avais peur des ours. Croyez-moi, s'il y avait eu des polices dans le bois, je pognais un ticket de vitesse. (ha! ha! ha!)

Nous avons monté au chantier, on était huit dans un petit camp en papier noir, 8 X 10, on a couché par terre, tous sur le côté, car il n'y avait pas de place si on se couchait sur le dos. Mon père était près du poêle, il avait mouillé à verse toute la nuit et on toussait le père, lui, était correct, les chevaux qui étaient attachés à des arbres sur une butte, avaient callés jusqu'au ventre à cause de cette grosse pluie. Les hommes qui défrichaient faisaient les chemins en montant au chantier. »

Les contrats avec les frères Kennedy

Gaston : « Avec de gros billots, ils faisaient du bois carré, un trait de scie à tous les quatre pieds et après, équarri à la hache, c'était pour construire des bateaux en Angleterre. Le bois partait par le train d'Allens Mills et après le transport se faisait en bateau jusqu'en Angleterre. »

Le contenu du pack sac du bûcheron

Il n'y avait pas grand chose, des bas, une autre combinaison, une radio à batterie, des jeux de cartes, des photos des blondes et certains avaient une musique à bouche.

Les hommes bûchaient secteur par secteur chacun leur lot, comme ils étaient payés à la corde, ils travaillaient de la clarté du matin jusqu'à la noirceur. Cependant le dimanche, il n'y avait pas de bûchage. L'Abbé Moisan ou l'abbé Fraser venait au camp une fois par hiver.

Émile : « Je soignais, je faisais des pansements aux blessés. Une fois, Jean-Baptiste Marcotte s'était donné un coup de hache sur le dessus du pied, ça saignait beaucoup. De quatre heures à neuf heures du soir on a fait un garrot, on mettait de la farine pour arrêter le sang. J'aimais pas ça, mais il y a sûrement quelqu'un qui a fait une petite prière, car le sang a arrêté tout d'un coup. Dans le bois, je les soignais, je faisais des pansements, il y avait beaucoup de sang, ça ne me faisait rien, aujourd'hui, je ne serais pas capable. Dans le temps, j'avais le savoir. »

Gaston : « J'ai fait des pansements aussi, pour de grosses coupures à la tête, j'ai coupé les cheveux, nettoyé la plaie, mis de l'onguent avant le pansement pour ne pas que ça colle. Aussitôt le pansement fait, le bûcheron retournait bûcher. »

Rolland : « Une fois, un homme arrive et me dit : « Enlève ma botte, une branche est passée à travers et m'a retrousser l'ongle de la grosse orteil. Prends une paire de pince pi arraches-moi ça c't'ongle là. ». Je ne voulais pas, mais il m'a donné un ordre avec des mots colorés, je voulais aller chercher le cook. « Non, as-tu compris, assis-toi là, pi arraches-moi ça petit ... » J'ai donné un coup sec et j'ai arraché l'ongle, il m'a demandé la bouteille d'iode, puis il s'est entortillé l'orteil, remis sa botte et retourné travaillé. Pas de caprices!

Mon père avait toujours peur des maladies ou des blessures, mais il n'y avait pas tellement d'épidémies, une fois, les hommes ont pogné la diarrhée, ça voyageaient à la bécosse les culottes basses, de la chaux, fallait en mettre. Ha ! Ha! Ha! Il y avait un téléphone sans fil à la compagnie, mais à des heures fixes pour les urgences. »

Nous vous présenterons la suite de cette entrevue dans la prochaine édition du journal.

Jeannine Bourgeois, Claude Mercure

Un brin d'histoire : Famille Derome

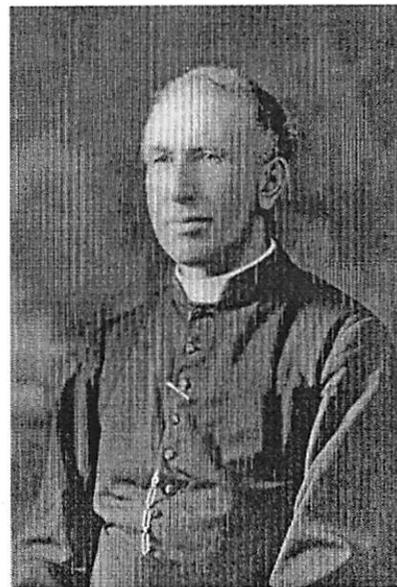
Par : Clothilde Genest



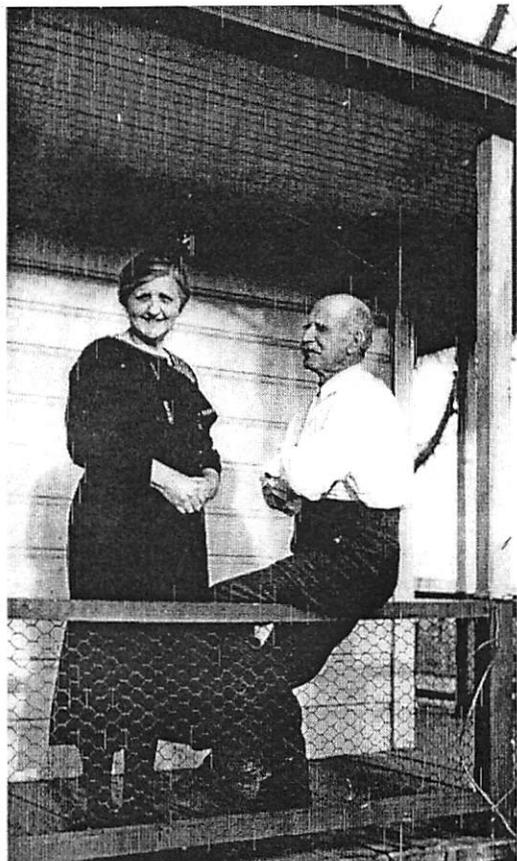
C'est dans la paroisse St-Jean-Baptiste de Québec que fut baptisé Jean-Baptiste Derome. Quelques années plus tard, il prend pour épouse Mlle Marie-Louise Labranche, native de Portneuf. Ce couple a vu naître dix enfants. Architecte de métier, Jean-Baptiste fait les plans de l'église de Pont-Rouge, du parlement de Québec et bien d'autres. Son fils, aussi prénommé Jean-Baptiste fut curé à Grosse-Île (île de la quarantaine) puis aumônier des Sœurs de la Charité et des Sœurs St-Joseph de St-Vallier, à Québec.

À gauche : Jean-Baptiste Derome et son épouse Marie-Louise Labranche.

À droite : Jean-Baptiste Derome, aumônier.



Reculons dans le temps : Le 27 décembre 1841, M. Joseph Bédard et son épouse Françoise Chastenay, font donation à leur fils Balthazar d'une terre de 1½ arpents de fronts par 40 arpents de profondeur, avec maison, grange-étable et autres bâtisses dessus construites, étant le lot numéro 9 de St-Basile. Le 11 septembre 1884, Balthazar vend ce lot à Jean-Baptiste Derome, écuyer de la cité de Québec. M. Derome vend à F.X. Marcotte et celui-ci le vend à Samuel Derome, fils de Jean-Baptiste. M. Émilien Germain en fait l'acquisition de Mme Samuel le 22 octobre 1942.



Samuel fait ses études d'agriculture à l'école de l'Assomption, marié à Mlle Georgianna Leduc, une fille Annette voit le jour, mais pour quelques années seulement. Après le décès de son épouse, Samuel se remarie avec Mlle Estelle Marcotte, fille de F.X. Marcotte, de cette union naîtra neuf enfants. Plusieurs employés ont travaillé chez M. Derome, mentionnons M. Arthur Latulippe pendant plusieurs années.

En plus de sa terre, nous retrouvons dans une partie de la maison, une quincaillerie où on pouvait se procurer : peintures, broches, clous, grains de semence, attelages, articles de cuisine, fusils et cartouches, instruments de ferme, un peu de tout pour la classe agricole.

Des neufs enfants de Samuel et d'Estelle, deux sont décédés en bas âge, deux autres filles à 17 et 19 ans. Marie-Jeanne et Marguerite furent religieuses. Germaine et son époux Émilien Germain ont vécu sur la terre familiale avec leurs neuf enfants.

Des enfants Derome, deux sont toujours vivantes : Alice âgée de 95 ans et Julienne âgée de 88 ans.

Samuel Derome et son épouse Estelle Marcotte

Renseignements et photographies : Marie-Jeanne G. Leclerc

Jeanne Casault, institutrice



Travaillant avec le public, j'ai l'occasion de rencontrer plusieurs personnes et d'échanger avec elles sur plusieurs sujets. C'est ainsi que j'ai rencontré M. Charles A. Maheux de Cap Santé, qui m'a mentionné que sa mère Jeanne Casault avait été « maîtresse d'école » à St-Basile. Je lui ai donc demandé de nous fournir quelques renseignements, ce qu'il a fait avec le plus grand plaisir, voici donc la lettre qu'il nous a fait parvenir.

Christiane Thibaudeau

Ma mère, Jeanne Casault, est née le 21 mars 1894 dans la paroisse de Ste-Sophie d'Alfield dans l'Outaouais québécois. Cet endroit est connu aujourd'hui sous le nom d'East Alfield, Cté de Pontiac. Elle fit ses études primaires dans cette localité, qui comptait plusieurs anglophones, et elle devint bilingue très jeune.

La famille Casault comptait plusieurs hauts fonctionnaires à Ottawa, et ils purent acheter la terre du premier Casault arrivé en Nouvelle France, qui était située à Montmagny. Ils cédèrent cette terre au père de ma mère, Charles Casault. La famille quitta

Aldfield pour Montmagny où ma mère continua ses études. Par la suite, elle étudia dans une École Normale, je ne sais pas laquelle, et après sa graduation, devint une « maîtresse d'école ».

Elle enseigna à plusieurs endroits en province, et me racontait souvent toutes les difficultés du métier, surtout en hiver, lorsqu'au réveil le matin, l'eau était gelée dans l'école, et qu'elle devait tout préparer pour l'arrivée des élèves.

Je ne sais dans quelles circonstances, mais ma mère a abouti à St-Basile, Cté de Portneuf entre 1920 et 1925. Je ne connais pas la période exacte de temps qu'elle fut à St-Basile, mais je sais qu'elle y avait beaucoup d'amis.

Elle se maria avec mon père en 1927 et ils s'installèrent à Québec. Je naquis en 1929, ce que je vous écrit, ce sont des anecdotes qu'elle me racontait à l'occasion.

Je sais qu'elle enseignait dans un rang de St-Basile (possiblement le rang St-Joseph), Il semblerait que l'école de la Commission Scolaire était très éloignée et les citoyens de ce rang décidèrent d'engager une institutrice et de lui fournir un local pour accommoder les enfants du secteur. Cette enseignante fut ma mère.

Lorsque j'étais enfant, mon père ayant une automobile, nous allions au moins une fois par été à St-Basile et dans les environs. Ma mère avait une grande amie, dont le prénom était Laurentide (Laurentine), le nom de famille était soit Hardy ou Piché. Cette Laurentide (Laurentine), qui était une de ses anciennes élèves, s'était marié au notaire Henri Lefebvre, qui était maire de St-Basile. Nous allions régulièrement les visiter, je me souviens qu'ils avaient une fille. Nous rencontrions aussi d'autres anciennes élèves à l'occasion. Nous avons coupé les ponts avec St-Basile lorsque j'avais environ 10 ans et furent plusieurs années sans y retourner.

Quant à moi, je demeure à Cap Santé avec mon épouse depuis 11 ans, suite à ma retraite. Je me suis rendu souvent à St-Basile et je peux identifier facilement la maison où nous étions accueillis par l'amie de ma mère, Laurentide (Laurentine) et son mari, le notaire Lefebvre.

Il serait intéressant de savoir si quelqu'un a des souvenirs de cette école et de son institutrice Mme Jeanne Casault. Si vous avez des informations, n'hésitez pas à nous en faire part.

25 septembre 1948, Un gros déménagement



La première maison à être déménagée dans le Comté de Portneuf par la Compagnie Lachance et Frères de St-Évariste de Beauce, a été celle de M. Joseph Cameron qui demeurait dans le rang Ste-Madeleine. Elle était située sur la côte en face du 90 rang Ste-Madeleine, ils l'ont déménagée au 16 grand Rang pour profiter de l'électricité nouvellement installée. C'était en 1948, le travail a pris environ 1 semaine. Les Lachance avaient une Jeep de l'armée, une tonne et demi à roues simples et en dessous de la maison quatre roues en bois franc avec du caoutchouc collé dessus pour la traction et un homme restait sous la maison pour tourner les roues au besoin. Tous les meubles, la vaisselle et même le monde sont restés dans la maison, ils ont juste enlevé le haut de la cheminée. Rendu à la décharge du lac Sergent, ils ont été obligés d'arrêter sur le pont pour couper des piquets qui les empêchaient de passer. Entre les 2 ponts, ils ont arrêté pour le dîner. Il y avait beaucoup de curieux, ils font partir le gramophone et le party a pris dans la maison. Quand ce fut le temps de repartir, il y avait la côte à monter et pour réussir, il a fallu qu'un certain M. Bédard qui charriait du

bois avec un camion Rhéo s'attache en avant et c'était reparti. Rendu au Grand Rang, tout a bien été, le monde suivait, c'était la première fois qu'ils voyaient passer une maison. Arrivé à destination, ils ont resté pris dans le fossé, mais enfin, ils ont réussi à mettre la maison sur les fondations. Depuis la maison a subi d'autres rénovations, elle appartient maintenant à la petite-fille de M. Cameron, Susy Cameron et Jocelyn Lemelin.



Maison Juin 2003

Agnès L. Cameron

J.G. Hardy, St-Basile, vainqueur du premier concours de l'érablière

M. J.G. Hardy, de St-Basile, comté de Portneuf, s'est classé premier dans le concours de l'érablière organisé par l'Association forestière québécoise et on lui a remis hier un chèque de \$100.00 et un trophée donné par l'Association forestière des producteurs de sucre et sirop d'érable de la province. M. Georges Maheux, président de l'Association forestière québécoise présidait la cérémonie qui s'est déroulée dans les locaux de l'association, 286 rue St-Joseph.

M. Hardy a reçu son chèque de \$100.00 des mains de M. le président Maheux, tandis que le trophée lui a été remis par M. Rosaire Préfontaine, secrétaire de l'Association des producteurs de sucre qui représentait le gérant-général, l'honorable sénateur Cyrille Vaillancourt, empêché d'assister à la manifestation.

Ce "concours de l'érablière", initiative nouvelle parmi tant d'autres de l'Association forestière, a été tenu pour la première fois cette année. L'association en a conçu le projet après avoir fait un succès de son concours ouvert aux propriétaires de lots boisés.

Pour les fins du "concours de l'érablière", la province a été divisée en dix zones, le grand prix devant être

attribué à tour de rôle dans chacune de ces zones. Le concours de cette année a été tenu dans la région Québec-Jacques-Cartier, qui comprenait les comtés de Lotbinière et de Lévis, l'Île d'Orléans, le comté de Charlevoix, la Mauricie, les comtés de Québec et de Portneuf.

Ce concours était ouvert à tout propriétaire possédant une érablière d'au moins sept acres en état d'exploitation pour la sève et résidant dans la zone où est attribué le grand prix. Il a pour but d'encourager l'amélioration des érables. Vingt-deux propriétaires d'érablières y ont participé.

M. J.-Georges Hardy avait pris possession de son érablière en 1930. Il venait de faire chantier dans ce boisé et il était en piteux état. On y trouvait à peine 150 petits étables sans valeur pour l'exploitation sucrière. Les travaux de nettoyage ont été faits et M. J.-Georges Hardy a secondé habilement le travail de la nature. L'année où il a remporté le concours de l'érablière, il pouvait entailler 1500 érables.

Merci à M. Louis-Laurent Hardy, un de nos lecteurs assidus, de nous avoir fait parvenir ces documents.

Source : « Le Soleil, Québec, 4 novembre 1947 »

CHEZ ROSA

Nous avons tous entendu cette expression pour désigner certaines terres du rang St-Joseph. D'où vient ce nom ?

A) Le 7 avril 1873, devant Léonidas Praxède Bernard, notaire au Cap-Santé, minute 174, enregistrée sous le numéro. 15651, Georges Allsopp, Henri Quetton de Saint Georges, Hèbée Louisa Williams épouse de Charles Aylwin qui sont les co-proprétaires du fief Jacques-Cartier et de la seigneurie d'Auteuil, vendent à Narcisse Rosa, constructeur de Vaisseaux à Québec et à H.C. Bossé, Ecuier, également de Québec, une moitié indivise à chacun de « cinq lots situés partie dans le fief Jacques-Cartier et partie dans la seigneurie d'Auteuil, paroisse Saint Bazile, rang Allsoppville, étant les nos 37, 38, 39, 40 et 41, bornés en front aux terres de la concession Ste-Anne sud-ouest, au SO à la ligne seigneuriale séparant le fief Jacques Cartier de la seigneurie de Perthuis, joignant au NO à Ambroise Plamondon ou ses représentants et au SE à Gaspart Martel ou ses représentants, contenant environ 250 arpents ». Ces terres appartenant aux vendeurs en leur qualité de propriétaires des dits fief et seigneurie Jacques Cartier et d'Auteuil. Prix de la transaction : 475 piastres comptant des deniers de H.C. Bossé par Narcisse Rosa.

B) Le 7 juin de la même année, devant le même notaire, minute 204, enregistrée le 09-06-1873 sous le numéro 15790, les mêmes vendeurs cèdent aux mêmes acquéreurs, représenté par Narcisse Rosa, une moitié indivise à chacun de « deux lots de terres contigus, paroisse de Saint Bazile, fief de Jacques Cartier étant les numéros 35 et 36 de la concession Allsoppville (St-Joseph), contenant le lot 35 : 2 arpents du 35 arpents et le lot 36 : 2 arpents sur 25 arpents 3 perches, bornée en front par le chemin royal de la dite concession Allsoppville, en arrière au bout de la profondeur, joignant NO au lot 37 et SE à Elie Chaillé détenant le lot 34. Ces terres appartenant aux vendeurs, le lot 35 en leur qualité de propriétaires du fief Jacques Cartier et le lot 36 à Henri Quetton de Saint-Georges par acquisition de Gaspard Martel devant le notaire Louis Falardeau le 9 avril 1873. Prix de la transaction : 190 piastres payées comptant des deniers de H.C. Bossé par Narcisse Rosa.

Le 16-12-1874, devant le notaire Wenceslas Larue, minute 388, enregistrée le 15-01-1875 sous le numéro 16902, Narcisse Rosa de la cité de Québec, constructeur de Navires vend à Jean-Bte Léon Carrière, agent, de Portneuf sa moitié indivise des 7 lots ci-dessus pour une somme de 333 piastres.

Le 25-01-1877, devant Wenceslas Larue, minute 1105, enregistré sous le numéro 18912, Henri Charles Bossé, Ecuier, courtier vend lui aussi sa moitié indivise des 7 lots ci-dessus pour une somme de 325 piastres.

Le 11-06-1892, Narcisse Rosa, ancien constructeur de navire, comparait en qualité de procureur de Jean Baptiste Carrière de Québec (par procuration devant Louis Leclerc le 17-05-1886), vend à Cyrille Jobin les 5 lots 37,38,39,40 et 41 mentionnés en A ci-dessus. Le notaire est Louis Leclerc, sa minute porte le numéro 14555 et est enregistrée sous le numéro 33060. La description des lots est ma même, sauf que les voisins sont maintenant Philippe Marcotte au NO et Côte Hardy au SE. Le prix de la transaction est de 125 piastres.

Correspondance des numéros de lots :

<u>Plan de Amable Bochet</u>	<u>Cadastre officiel de Saint-Basile</u>
35	482
36	483
37	484
38	485
39	486
40	487
41	488

Cyrille Jobin doit avoir disposé du lot 41, car lorsqu'il fait donation de ses biens à Azarie Jobin, il lègue 4 lors.

Yves Marcotte